

Florence Vignon

Séminaire du CERCLE, 2011

Lecture du Séminaire XXII, chapitres 2 et 3

PONCTUATION

Lacan nous donne avec le nœud borroméen un formidable outil pour traiter la psychose. Cette remarque n'apporte rien de nouveau si ce n'est que je voudrais ici témoigner concrètement de quelle manière cet outil m'a permis d'appréhender un cas. Il s'agit d'une jeune femme que je reçois actuellement au CPCT, et dont le discours me plongeait dans un profond embarras jusqu'à la lecture que nous avons faite en commun des chapitres 2 et 3 du Séminaire XXIII au Séminaire du CERCLE.

Cet embarras ne se manifestait pas trop dans le traitement, encore que je la gardais beaucoup plus longtemps que d'autres, ce qui signe pour moi une difficulté à entendre. Il se manifestait surtout dans la peine que j'avais à en parler. Quand je voulais parler d'elle ma pensée se défaisait : qu'en dire, sur quoi insister, comment entendre ce qu'elle disait : il m'était très difficile d'aligner deux idées. J'en avais même fait le cauchemar d'un texte à présenter à la section clinique que je ne retrouvais pas et dont je ne pouvais dire un mot.

« Pour moi en effet, à défaut d'admettre cette vérité principielle que le langage est lié à quelque chose qui dans le réel fait trou, il n'est pas simplement difficile mais impossible d'en considérer le maniement... » p. 31

La conversation m'a sortie d'embarras en me donnant une possibilité d'appréhender la question de cette patiente. Elle a fait apparaître clairement que chez cette jeune femme il y a le réel d'un côté, le symbolique de l'autre comme deux droites parallèles et pas d'imaginaire pour nouer les deux, ce qui produit des effets d'incompréhension chez celui qui écoute .

« A sister hors de l'imaginaire et du symbolique, le réel cogne ... » p. 50

Il s'agit d'une jeune femme d'une trentaine d'années, d'origine marocaine, très belle, qui s'exprime bien, avec précision.

Son discours est le suivant. Elle vit des expériences très difficiles pour elle dans le monde du travail où règne la brutalité que nous connaissons. Pour elle il n'est « pas question de faire profil bas... je n'ai pas été programmée pour me soumettre », dit-elle. Ce discours combatif, en apparence, ne correspond pas à la position de son être. Elle dit qu'elle est « détruite à l'intérieur », et je la crois sans peine. Elle dit aussi s'effondrer au moindre mot disqualifiant et surtout avoir un discours intérieur qui la condamne, jour et nuit.

La croire ne permet pas pour autant d'accueillir réellement ce vide intérieur dont elle parle, faute de pouvoir appréhender comment il est possible d'être en même temps, en apparence, aussi combatif et en même temps aussi vide.

Le réel dont elle parle est celui de la maltraitance. Enfant, elle a été battue par son père qui battait toute la famille, puis à l'adolescence par ses frères à la demande de la mère. Elle dit de cela : « j'ai été salie, trahie, persécutée ». Chaque mot compte, ce qui salit ce sont les accusations et les coups, ce qui trahit c'est le père qui ne soutient pas sa fille, ce qui persécute c'est la mère qui met dehors et disqualifie. Elle parle de ce réel sans ni affect ni refoulement, avec ce qui semblerait de la pudeur et qui est plutôt sans doute l'expression de son « vide intérieur ».

Elle dit à propos du père : « Il tapait sur tout ce qui bouge... difficile de l'éviter... quand la maîtresse (au vu des bleus qu'elle avait sur les bras) a dit qu'elle allait alerter les services sociaux, il a arrêté... (après un petit silence) au moins là où ça se voyait ». Sa mère l'a prise en grippe dès les premiers jours de sa vie. Elle est l'aînée des filles, son père était furieux de sa naissance et sa mère a beaucoup pleuré. Pour le père quelques jours après c'était fini, elle est même devenue sa préférée, mais la mère ne l'a jamais traitée comme les autres. Elle disait d'elle : « Elle porte la poisse. ». Elle l'a exclue de la communauté des frères et sœurs, exclusion qui pouvait être réelle car il lui arrivait de la laisser sur le palier, à la porte de l'appartement, plusieurs heures.

A l'adolescence, vers dix-huit ans cette mère a monté les frères aînés contre elle, ils la harcelaient de questions et la frappaient au point qu'elle a alerté les services sociaux et qu'elle est partie.

Voilà pour le réel. Elle en parle avec beaucoup de dignité.

Vrai trou et faux trou. « le langage...comme faisant trou dans ce que l'on peut situer comme réel . **C'est de cette fonction du trou que le langage opère sa prise sur le réel** ». p.31.

Un des participants de notre conversation a donné comme exemple du faux-trou l'absence de roman familial et rappelé que ce dernier vient du nouage par l'imaginaire du réel et du symbolique. Cette phrase entendue souvent avec la logique du sens a pris une autre dimension avec la logique topologique du trou et du faux trou.

Qu'en est-il du symbolique pour elle ? Elle parle sans difficulté, elle a du vocabulaire, elle est précise mais je suis perpétuellement embarrassée par ce qu'elle dit : comment l'entendre ? Sa plainte principale est de ne pas assumer ses choix. Elle s'en va quand il y a un conflit, dit-elle : « je ne gère pas les conflits, je fuis » C'est contradictoire, entre autres, avec ce qu'elle assumé quand elle a quitté sa famille à dix-huit ans. Pourtant elle le dit, et c'est d'autant plus crédible que quand elle parle de l'époque où elle a quitté sa famille, elle ne dit pas « je « mais « on ». « On se sent... on vous dit...on se demande...On est questionné sans cesse, on n'a rien fait et on est soupçonné. ».

Il n'y a pas de sujet, c'est sans doute ce qu'il y a à entendre dans ce : « je n'assume pas. », « je suis détruite à l'intérieure. » et dans l'emploi du « on » à certains moments.

Le symbolique se présente comme une deuxième ligne droite, parallèle à celle du réel et qui ne le troue pas. Cela explique ce discours du surmoi « tribunal impitoyable qui la juge jour et nuit » où elle se « décapite », ce sont ses propres mots. C'est le symbolique qui fonctionne tout seul.

La topologie des nœuds avec les trois instances et leur possibilité de nouage, permet d'appréhender ce à quoi la logique du sens ne donne pas accès. Elle

avait commencé une séance en disant qu'elle ne comprenait toujours pas : « Je voudrais savoir pourquoi ça s'est passé comme ça. Est-ce que j'ai été victime d'injustices ? des injustices, il y en a partout, si c'est ça il faut accepter ». Entendre cela laisse perplexe : comment le fait de savoir qu'on avait été victime d'une injustice pouvait permettre de comprendre un trop de réel qui vous a détruit. Cela devient compréhensible si on considère que c'est une manière de mettre de l'imaginaire là où il n'y en a pas. Prendre la parole le lui permet ; c'est ainsi que se produira cette substance qu'est le sujet.

« Le sentimental est débile... » p. 37.

C'est bien un sentiment de débilité que j'éprouvais à propos de cette patiente, moi qui ne pouvait m'empêcher d'être sentimentalement émue par son histoire, alors qu'elle-même n'en était pas émue, mais détruite à l'intérieur.

« L'inquiétante étrangeté relève incontestablement de l'imaginaire, et la géométrie spécifique, originale qui est celle des nœuds a pour effet de l'exorciser » p. 48.

La lecture du Séminaire XXIII m'a permis d'exorciser l'inquiétante étrangeté, que produisait chez moi le discours de cette patiente, dont témoigne le cauchemar évoqué plus haut, en me donnant un outil pour saisir son cas.

Lyon, le 21.02.2011